

L'OSiF

Journal étudiant du Cégep de Chicoutimi

ÉDITION PRINTEMPS 2020

PHOTO COURTOISIE



RAFAËL HARVEY-PINARD

GÉRER LE HORS-JEU

PAGE 23

Jimmy Bouchard
Dans l'arène
politique

PAGES 12 ET 13



La génération
anxieuse

PAGES 4 ET 5



Mon adolescence
sur scène

Une chronique de
Victoria Therrien

PAGES 16 ET 17



PHOTO COURTOISIE

PHOTO MAXIME THERRIEN

Cette quatrième édition de *L'Oisif* est le fruit du travail d'étudiants de différents programmes au Cégep de Chicoutimi. Le journal a été relancé à l'automne 2018. La dernière édition du journal étudiant avait alors été publiée en 2009, sous le nom de *La grenouille*.

Pour nous joindre: journal@cchic.ca

« L'oisiveté est la mère de la philosophie. »

– Thomas Hobbes

Le terme oisif, dérivé de l'oisiveté, est d'abord associé à la paresse. Pourtant, dans la Grèce antique, l'oisiveté avait une tout autre définition: elle était associée au temps libre du citoyen. Selon Sénèque, l'oisiveté permettait avant tout de se reposer, de méditer et surtout, de s'informer. De toute façon, qu'y a-t-il de mal à faire preuve d'un peu de paresse?

La guerre des clans



ÉDITORIAL
AMY BOULAY
Rédactrice en chef

Depuis maintenant près d'un an, je milite activement contre la réalisation du projet qui se retrouvait au cœur des conversations, non seulement des gens du Saguenay, mais aussi de partout au Québec, avant que la pandémie mondiale frappe : le fameux gazoduc de GNL Québec. Malgré mon militantisme clair, j'ai vu les débats s'envenimer jusqu'à devenir parfois incontrôlables.

Qu'est-ce que ce projet ? C'est un investissement de 14 milliards de dollars qui comprend la construction d'un gazoduc s'alimentant de l'ouest du Canada pour se rendre jusqu'au Port de Saguenay, afin d'être liquéfié, dans une usine construite à cette fin, et exporté vers de potentiels acheteurs tels que la Chine. Après des mois à être au cœur du sujet et à être mêlée à toutes les

discussions à propos de celui-ci, la fatigue et l'incompréhension face à l'autre camp, celui du pour, se faisait ressentir. Lorsqu'un groupe « Pour GNL » a fait son apparition sur Facebook à la mi-février, la fameuse majorité silencieuse a commencé à paraître plus bavarde qu'elle ne le semblait.

Moins d'une semaine après, la page « Contre GNL » a elle aussi vu le jour. Bien évidemment, à ce moment, il était possible de voir la vraie compétition commencer. Qui aura le plus de membres? Qui réussira à détruire les arguments de l'autre? La bataille de « mon père est plus fort que le tien » s'était alors enclenchée. Après des mois à vivre cette lutte de manière plus ou moins connue, tous les gens moins connaisseurs du sujet se sont mis à afficher leurs couleurs : que ce



Des militants contre GNL Québec, dont je faisais partie, se sont présentés en février au conseil municipal de Saguenay pour manifester contre l'adoption d'un appui au mouvement « Je crois en ma région ». Photo courtoisie

soit une photo de profil avec le slogan « Je crois en ma région » ou bien celui « Soyons fjord », chacun prenait position.

À partir de ce moment, le débat s'est mis à s'envenimer. Que cela se déroule à l'école, au travail, entre amis et même en famille, le dédain envers l'autre s'est installé jusqu'à créer des froids et des débats sans fin. Il n'était même plus question de sciences ou de faits, mais bien d'attaques personnelles qui n'avaient rien à voir avec le vrai enjeu.

La lutte ne se gagnera pas en calculant qui crie le plus fort, mais bien avec des faits vérifiables. À travers les insultes et les coups de poing qui volent bas, il est nécessaire de comprendre son voisin et ses motivations pour parvenir à avoir une conversation éclairée. À notre ère de désinformation et d'extrémisme, il ne faut pas oublier que rien n'est tout blanc ou tout noir. Il est beau de voir la population prendre position sur un enjeu régional avec autant d'ardeur, mais il est important que cette position vienne avec des arguments intelligents, sinon le tout finit en une maison des fous où personne ne semble avoir du sens.

À l'aube d'une société qui s'apprête à changer drastiquement, il est nécessaire de questionner la place d'un projet comme GNL Québec. Après quelques semaines de pause pour la planète et pour le monde entier, les priorités changent et les mentalités aussi. Il est certain que ce temps de recul aura donné une multitude d'arguments aux deux camps. Toutefois, je crois que l'engouement d'encourager les entreprises de chez nous donnera un coup de pouce aux fervents défenseurs du contre. Il est important de rappeler que bien que le projet s'appelle Énergie Saguenay, les investisseurs sont tout sauf québécois. Le combat n'est pas terminé, mais son importance et son déroulement risquent de prendre une toute autre forme.

Pandémie ou non : le journal continue!

AMY BOULAY
Arts, lettres et communication

Comme tout le reste du Québec, la crise de la COVID-19 a frappé le journal étudiant *L'Oisif* au mois de mars. Les deux premières semaines d'arrêt étaient remplies de questionnements sur la continuité ou non des activités. Cependant, après confirmation du feu vert, toute l'équipe du journal, composée de 10 étudiants et de deux responsables, s'est retroussé les manches pour réussir à livrer un produit fini et d'actualité.

Tous alors confinés dans leur maison respective, les journalistes ont continué leurs recherches, leurs entrevues ainsi que la rédaction de leurs articles entamés avant la quarantaine. Ils ont troqué le confort de leur local pour des rencontres virtuelles hebdomadaires.

N'ayant pas accès au logiciel pour que chaque journaliste monte sa partie du journal, chacun a réveillé l'artiste en lui pour dessiner à quoi ressembleraient ses pages. À l'aide de nombreux dessins, la graphiste-infirmière du journal s'est mise au travail pour mettre en œuvre la vision des journalistes.

Le journal a eu la chance d'être la seule activité de la vie étudiante du Cégep de Chicoutimi à pouvoir continuer presque normalement ses activités. La volonté des étudiants de sortir des nouvelles et des dossiers d'actualité, mais qui n'étaient pas tous reliés à la crise, était ferme.

En effet, malgré la cascade d'informations que nous recevons chaque jour sur le sujet, le monde continue d'avancer et son actua-

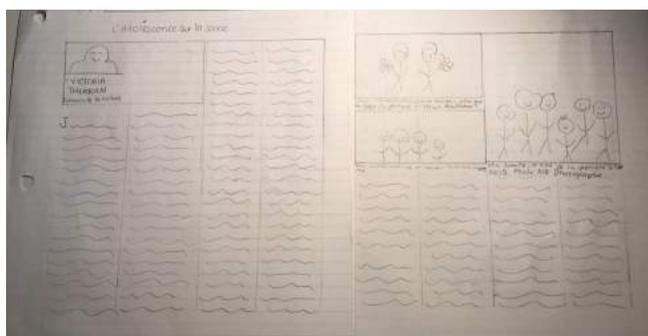


L'équipe du journal se rencontrait une fois par semaine afin de parler de l'avancement de chacun. Photo Myriam Gauthier

lité aussi. L'anxiété, les relations amoureuses, l'économie, les arts, bref, tous ces sujets restent et resteront importants dans notre société. Apprendre sur de nouvelles thématiques permet à tous

de continuellement grandir.

Loin d'être seulement un véhicule d'actualité, le journal *L'Oisif* désire faire réfléchir ses lecteurs, et ce, même en temps de pandémie mondiale.



Pour s'adapter, chaque journaliste devait dessiner ses propres épreuves. Photos Gabrielle Boutin et Victoria Therrien

L'ANXIÉTÉ DE PERFORMANCE

Le fléau des Z



• **GABRIELLE BOUTIN**
Arts, lettres et communication



Dès le primaire, les enfants ont des horaires et des agendas de premier ministre. »

- Nancy Tremblay

« Dans le milieu collégial, 33,3% des étudiants ont éprouvé beaucoup ou énormément de pression au regard de la performance scolaire. Près de la moitié (49,8%) des répondants se sentent débordés en permanence. » Le plan de réussite 2017-2022 du Cégep de Chicoutimi révèle ces résultats tirés d'une étude menée par Marc-André Gosselin et Robert Ducharme, deux professeurs de psychologie, sur la gestion de l'anxiété chez les étudiants.

Le constat est clair : l'anxiété de performance s'impose comme un problème majeur chez la clientèle collégiale. Afin de mieux comprendre ce trouble anxieux, *L'Oisif* a rencontré Nancy Tremblay, enseignante en psychologie et coordonnatrice du Département de psychologie au Cégep de Chicoutimi.

SURCHARGE COGNITIVE

M^{me} Tremblay nous confie que les troubles anxieux des cégépiens prennent racine dès l'enfance et que leur développement est favorisé par le modèle sociétal dans lequel ils ont été élevés. En effet, la société de surconsommation et de surpassement qui a bercé la génération Z a un impact direct sur ses attentes face à la performance. « Dès le primaire, les enfants ont des horaires et des agendas de premier ministre. Ils ont moins le temps de ne rien faire », constate la professeure en psychologie.

En effet, l'énorme charge mise sur les épaules des jeunes par les programmes d'éducation intermédiaire (PEI), aussi appelé Programme d'éducation internationale, de sport-études ou les activités parascolaires est un facteur qui contribue à nourrir la phobie de l'échec. Le stress, les attentes des parents, ainsi que la baisse démographique ont également leur rôle à jouer. « Dans le

C'EST QUOI, L'ANXIÉTÉ DE PERFORMANCE?

Avant d'explorer le phénomène, il faut savoir le définir et, surtout, savoir faire la distinction entre l'anxiété et le stress. Selon les définitions de la neuroscientifique canadienne Sonia Lupin, « le stress survient lorsqu'une personne fait face, ici et maintenant, à une menace détectée par le cerveau », tandis que « l'anxiété est l'anticipation d'une menace imaginée ».

En d'autres mots, l'anxiété, c'est lorsque l'esprit se met à stresser par rapport à des menaces qu'il invente ou qu'il exagère. Ainsi, l'anxiété de performance se définit telle une habitude à créer des scénarios catastrophes en lien avec le concept de l'échec et la peur de ne pas être à la hauteur. Il ne s'agit pas d'une maladie mentale, mais bien d'une branche du trouble anxieux.



Nancy Tremblay, enseignante en psychologie et coordonnatrice du Département de psychologie au Cégep de Chicoutimi, démystifie l'anxiété de performance. Photo courtoisie

temps où on avait 10-12 enfants, la pression sur l'enfant individuellement était moins grande, puisqu'elle était répartie », explique Nancy Tremblay.

LA COMPARAISON MALSAIN

Le fameux proverbe « Quand on se compare, on se console » résonne assez faux lorsqu'il est question d'anxiété de performance. Ayant grandi avec les nouvelles technologies, les jeunes d'aujourd'hui se rattachent aux médias sociaux et à l'importance de l'image, souvent truquée, qu'ils projettent sur ceux-ci, explique Nancy Tremblay.

Grâce à Internet, la possibilité de se comparer à une quantité astronomique de personnes s'offre à eux. Selon l'enseignante du Cégep de Chicoutimi, « l'écart entre ce qu'ils sont et ce qu'ils aimeraient être est souvent un générateur d'anxiété qui se manifeste par la perte d'estime d'eux-mêmes ». Le regard porté sur soi devient alors une menace réelle pour la santé psychologique des collégiens.

UN SYSTÈME IMPARFAIT

Bien que de nombreux fonctionnaires pensent et repensent les réformes ministérielles, le système d'éducation québécois actuel comporte encore quelques aspects qui peuvent favoriser l'anxiété de performance.

Au cégep, comme le soulève Nancy Tremblay, il y a la fameuse cote R qui fait faire du sang d'encre aux étudiants, de par le fait qu'elle les met en compétition et qu'elle régit leur avenir universitaire. De



Photo de jeshoots.com, tirée du site Unsplash

plus, la surcharge cognitive et le stress sont déjà instaurés à l'école primaire et secondaire, puisque le nombre d'exams ministériels est énorme.

Une recherche de Radio-Canada effectuée en 2017 démontre

que les élèves en Ontario et en Colombie-Britannique passent quatre épreuves nationales (deux au primaire, deux au secondaire), tandis qu'au Québec, ils doivent en réussir 11 (cinq au primaire, six au secondaire). Le nombre élevé d'épreuves officielles met ainsi davantage de pression sur les étudiants.

DES OUTILS PRÉCIEUX

Malgré ce trouble qui frappe la population étudiante, comme le mentionne la coordonnatrice du département de psychologie, « on est chanceux au Cégep de Chicoutimi », puisque les étudiants ont accès à des services

dès leur entrée au collège.

Que ce soit par le service de consultation gratuit avec une psychologue ou une travailleuse sociale, par les services adaptés (le Centre d'aide en français, Anglaide, le Service adapté pour la réussite des apprentissages, le Centre d'aide en technologies de l'information, le Service d'aide en mathématiques) ou par l'approche inclusive des professeurs, les étudiants souffrant d'anxiété peuvent recevoir de l'aide. Enseignants, membres du personnel, coéquipiers ou amis, chacun à leur manière, peuvent contribuer à démystifier ce trouble et à aider ceux qui en souffrent.

BESOIN D'AIDE?

Pour avoir accès à une consultation gratuite au cégep, remplissez le formulaire en ligne disponible au :
cchic.ca/services-aux-etudiants/psychosocial
 Tel-jeunes : 1-800-263-2266

LA PANDÉMIE VÉCUE PAR LES ÉTUDIANTS

Apprendre au temps de la COVID-19



**DELPHINE
LEBREUX**

• Sciences de la nature

Le 13 mars 2020, comme mesure préventive face à la pandémie de COVID-19, le gouvernement caquiste de François Legault a annoncé la fermeture temporaire de tous les établissements scolaires de la province. Pour les étudiants du Cégep de Chicoutimi, la mise en place de telles précautions a engendré des conséquences majeures. Quelques semaines après la fermeture des institutions d'enseignement, alors que le confinement en était à son plus restrictif, *L'Oisif* a virtuellement rencontré trois étudiants et étudiantes du Cégep de Chicoutimi.

« IL A FALLU QUE JE ME VIRE DE BORD »

Depuis le début des mesures de confinement, Annabelle Piché, Mélody Pouzet et Étienne Mailloux ont vu leur quotidien changer. Ils ont rapporté les impacts de tels changements sur leur réalité en tant qu'étudiants au niveau collégial ainsi que sur leurs finances.

L'ambiance était déjà à la COVID-19 lorsque l'annonce est officiellement tombée. Pourtant, la surprise a été bien réelle pour plusieurs. C'est le cas d'Annabelle Piché, étudiante de première année en arts, lettres et communication. Originaire de Chibougamau, elle a rapidement dû faire sa valise.

Ne ramassant que l'essentiel, elle a quitté son appartement de Chicoutimi afin de retourner dans sa ville natale. « Il a fallu que je me vire de bord sur un 10 cennes », a-t-elle expliqué à *L'Oisif*. Derrière elle, Annabelle en a beaucoup laissé, croyant qu'elle pourrait rapidement revenir chercher ce qu'il lui manquerait. Bien sûr, la fermeture des régions a modifié ses plans. Elle s'est retrouvée sans ses effets scolaires à l'aube de la reprise virtuelle de la session.



Étudiante en arts, lettres et communication, Annabelle Piché fait partie de la troupe de théâtre du Cégep de Chicoutimi. Photo courtoisie

Également originaire de Chibougamau, le président de l'Association générale des étudiantes et étudiants du Cégep de Chicoutimi (AGEECC), Étienne Mailloux, finissant en sciences humaines, a vécu une situation totalement différente. Au moment où il a commencé à se questionner sur l'endroit où il souhaitait rester le temps du confinement, les barages routiers étaient déjà mis en place, le forçant ainsi à demeurer à Chicoutimi. Cependant, cette session-ci mettant fin à son parcours

collégial, il admet qu'il est difficile de se trouver un appartement dans la région de Montréal pour l'an prochain. D'ailleurs, il reconnaît avoir le sentiment de manquer une partie de son passage au cégep. « On dirait que je n'ai pas la fin de mon parcours collégial », admet-il.

Pour Mélody Pouzet, la situation est totalement différente. Actuellement en Tremplin-DEC, elle loue une chambre dans les résidences du cégep. Lorsqu'elle a été confrontée à la décision de rester



On dirait que je n'ai pas la fin de mon parcours collégial. »

- Étienne Mailloux

au Saguenay ou de retourner dans la région du Centre-du-Québec, elle a préféré rejoindre son copain dans son appartement à Chicoutimi. Sachant qu'une fois les résidences quittées, elle n'aurait plus l'occasion d'y retourner, elle voyait cette opportunité comme un bon moyen de rester dans sa région d'adoption sans toutefois être confinée dans une petite chambre.

BOUCLER LES FINS DE MOIS

Lors de leur rencontre virtuelle avec *L'Oisif*, les deux étudiantes ont affirmé se considérer chanceuses. Bien qu'elles aient conservé un revenu suffisant pour continuer à assumer leurs dépenses, elles reconnaissent la précarité financière dans laquelle se retrouvent certains de leurs pairs. À Chibougamau, Annabelle Piché craint pour l'an prochain. Pour

assumer les frais engendrés par la vie en appartement, elle compte sur un été de salaire. Son emploi estival se trouvant dans un centre de la petite enfance, une incertitude demeurait quant à l'ouverture de son lieu de travail ou non au moment de l'entrevue. Elle attendait donc avec impatience des nouvelles de son employeur. Au moins, elle se trouve actuellement en bonne position financière.

Même si elle n'y loge plus depuis la fin prématurée des classes, elle doit acquitter les frais de son appartement. Heureusement, elle sait que cela ne place ni sa famille ni elle dans une situation précaire. « Je trouve juste ça plate, c'est beaucoup d'argent », a-t-elle expliqué. Elle se compte tout de même chanceuse puisque ses deux parents ont conservé leur emploi et qu'elle peut elle-même travailler dans la pharmacie locale.

Employée à la Coopsco du Cégep de Chicoutimi, Mélody Pouzet a perdu son emploi. Néanmoins, elle a affirmé bien s'en sortir. « Je ne suis pas dépendante », a-t-elle ajouté. Avec l'Aide financière aux études qu'elle reçoit toujours ainsi que les nouvelles mesures mises en place par le cégep, elle parvient à subvenir à ses besoins sans difficulté.

D'ailleurs, c'est avec entrain qu'elle a expliqué à *L'Oisif* qu'en réponse à l'annonce de la fermeture des écoles, la Coopsco du Cégep de Chicoutimi a fait don de toute la nourriture restante à la cafétéria aux étudiants des résidences. Elle a aussi tenu à mentionner les cartes-cadeaux d'épicerie offertes aux étudiants dans le besoin par le fonds de secours. « J'ai reçu 150 \$ d'épicerie, ça m'a duré trois semaines, a-t-elle expliqué avec beaucoup de grati-

tude. J'attends avant d'en demander d'autres pour laisser la chance à ceux qui en ont plus de besoin. »

AIDE D'URGENCE

Bien sûr, la situation n'est pas aussi facile pour tout le monde. Parmi les étudiants du collège, certains se retrouvent sans revenu pour répondre à leurs besoins de base. Dans cette optique, l'AGEECC a remis un montant de 10 000 \$ au fonds de secours que la Fondation du Cégep de Chicoutimi a débloqué.

« On ne sait pas combien d'étudiants sont en difficulté, mais on veut s'assurer, que ça soit dix ou cent [étudiants] ou peu importe, qu'ils aient l'aide dont ils ont de besoin. C'est ça qu'on va s'assurer tout le long, c'est qu'il n'y ait personne qui soit laissé derrière », a expliqué Étienne Mailloux.

AUTRE TEXTE EN PAGE 8 ▶



Mélody Pouzet étudie actuellement en Tremplin-DEC pour se diriger en technologie d'analyses biomédicales. Photo courtoisie

LE RIDEAU EST TOMBÉ

La fermeture des établissements d'enseignement postsecondaire a marqué la fin de la grande majorité des activités parascolaires du Cégep de Chicoutimi. Non seulement les équipes sportives ont-elles dû abandonner l'idée des championnats de fin de saison, mais les organismes socioculturels, communautaires, politiques et scientifiques ont également dû mettre une croix sur la finalité de leur projet.

Pour la troupe de théâtre, cela a été un coup dur. Chaque lundi depuis septembre, elle se réunissait pour travailler la mise en scène d'une pièce. Malheureusement, Les Mal-Avenants ont dû annuler leurs trois représentations. Cela inclut évidemment l'ouverture de l'Intercollégial de théâtre organisé par le Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec (RIASQ), qui devait se tenir au Théâtre Banque Nationale en avril.

Pour les comédiens, cela représente une grande déception, mais également beaucoup de temps et de travail tombés à l'eau. « Le théâtre m'a aidée à prendre ma place au cégep à ma première session et là, je le perds », a confié Annabelle Piché, comédienne des Mal-Avenants.

Néanmoins, quelques projets culturels ont pu être bouclés. Par exemple, les étudiants impliqués dans le Prix littéraire des collégiens se sont tournés vers une méthode alternative pour déterminer leur œuvre coup de cœur. « Nous avons fait un appel vidéo pour finir ça », explique Annabelle Piché.

De plus, l'implication des étudiants au sein de la vie étudiante du cégep tout au long de l'année 2019-2020 a été célébrée. À travers un court gala virtuel, le Gala de reconnaissance de la vie étudiante a pris une nouvelle forme. En direct sur les médias sociaux, Kathy Lapointe, conseillère à la vie étudiante, et Jean-Pierre Bolduc, adjoint administratif au service aux étudiants, au centre de l'activité physique et aux Cougars, ont remis quinze prix différents aux méritants.

D'ailleurs, c'est au cours de cette soirée que l'AGEECC s'est vu remettre le titre d'organisme ou groupe de l'année pour l'ensemble de son œuvre en 2019-2020. Malgré cela, comme tout le monde, l'association a dû annuler plusieurs activités qu'elle organisait, dont un party de fin d'année ainsi que différentes conférences offertes aux étudiants.

AGEECC

S'associer pour aider

DELPHINE LEBREUX

En ces temps de crise, l'Association générale des étudiantes et étudiants du Cégep de Chicoutimi (AGEECC) a maintenu ses fonctions. Gérant à la fois ses dossiers antérieurs et ceux générés par la pandémie, elle a occupé une place très importante pour la reprise des cours.

La reprise de la session de manière virtuelle a demandé beaucoup de travail de la part de la direction du cégep ainsi que du personnel enseignant. Pour « défendre les intérêts des étudiants et étudiantes dans les instances du cégep », l'AGEECC, qui représente l'ensemble de la population étudiante du Cégep de Chicoutimi a été impliquée à chacune des étapes du processus de prise de décisions, rapporte son président, Étienne Mailloux. À ce jour, elle continue d'occuper cette place importante au sein de l'équipe du collège.

« Avec la direction, on a une très

bonne relation de travail. Dans pas mal toutes les décisions qui ont été prises jusqu'à maintenant, on s'est assuré de trouver des compromis qui allaient être bons pour les étudiants, mais qui allaient quand même être réalistes pour le cégep », explique le président de l'association. Enfin, cela a permis d'obtenir des mesures qui sont « des plus adaptatives dans la province », estime-t-il.

Pour la communauté étudiante, cela a impliqué deux semaines de pause sans savoir ce qu'il allait advenir de leur session. Puis, ils ont reçu des nouvelles de leurs enseignants quant aux modalités de reprise des cours selon les recommandations émises par le collège et le gouvernement. Même si elles ne sont pas optimales, elles ont bien été reçues par les étudiants.

« En général, je pense que les gens sont quand même contents et qu'ils réalisent le travail qu'on fait, explique Étienne Mailloux. On avait une adresse courriel désignée pour répondre aux questions des gens.

[...] Les gens, souvent, ils nous remerciaient pour ce qu'on fait pour eux autres. [...] Ça se passe dans le mieux que ça pourrait, dans la situation actuelle. »

Par exemple, Annabelle Piché n'avait en sa possession aucun effet scolaire. Des alternatives lui ont alors été proposées par ses enseignants. Étudiant en arts, lettres et communication, cela a impliqué l'achat de certaines œuvres en version numérique qu'elle possédait déjà. Bien qu'elle trouve cela dommage, elle comprend qu'il s'agissait de la meilleure solution et que tout le monde a fait de son mieux dans cette situation inattendue.

Même si elle a pu terminer chacun de ses cours, elle garde l'impression qu'il lui manque certaines connaissances pour entamer la deuxième session de son programme. Cependant, elle se rassure en se disant qu'elle n'est pas la seule dans cette situation, que l'ensemble de la province l'est également. Elle avait bon espoir que les enseignants sauraient prendre en considération la fin

particulière de la session afin de ne pénaliser personne.

QUAND CONFINÉ RIME AVEC ANXIÉTÉ

Dans cette crise, isolement, conciliation travail-études, instabilité financière et peurs ont pris une place importante dans le quotidien des étudiants du Cégep de Chicoutimi. À cela s'est ajoutée la fin de session. Bien que certains gèrent bien cette situation et l'anxiété qu'elle apporte, plusieurs se retrouvent fortement incommodés.

De son côté, l'AGEECC a fait tout en son possible pour exiger une diminution de la charge de travail. Alors que la session est terminée, son président affirme que cet objectif a été atteint et que, dans les cas où cela n'était pas respecté, les étudiants en cause étaient accompagnés dans les démarches nécessaires. En réponse aux chamboulements des étudiants à travers la province, le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur a interrompu le calcul de la cote R pour la session d'hiver 2020. « En ce qui a trait au stress, c'était pour [le diminuer chez les étudiants], la suspension de la cote R », ajoute Étienne Mailloux, conscient que cette décision n'a pas fait l'unanimité chez les étudiants du Cégep de Chicoutimi.

Sachant que les mesures d'aide psychosociales demeurent disponibles pour ceux dans le besoin, l'association étudiante, qui avait inauguré la Zone zen, un espace situé dans la bibliothèque du cégep et réservé à la détente des étudiants, n'a pas mis en place de mesures supplémentaires pour la gestion de l'anxiété. Cependant, elle demeure ouverte à l'idée de rendre virtuel son projet antérieur.



L'Association générale des étudiantes et étudiants du Cégep de Chicoutimi continue de défendre ses membres malgré la crise. Photo tirée de Facebook

LE PRINCIPE DU FÉMINICIDE

Mortes, en rose et oubliées



• **LAURENCE FORTIN**
Sciences humaines



Il y a plusieurs préjugés qui entourent les problématiques de violence [...]. »

- Christine Audet

Les événements tragiques du 22 janvier dernier, c'est-à-dire le décès de la Saguenéenne Marylène Levesque en raison d'une attaque perpétrée par un meurtrier en semi-liberté, ont amené dans les grands titres un mot relativement nouveau : féminicide.

L'Oisif est allé à la rencontre de Christine Audet, intervenante à la Maison Isa de Chicoutimi, qui explique que ce terme est d'une grande importance dans la lutte féministe moderne.

Ce mot, nouveau sur les lèvres de notre société, représente, en 10 lettres, un problème dont la définition est simple : un féminicide est le fait de tuer une femme simplement parce qu'elle est une femme. Le terme aurait fait son apparition aux alentours des années 1850, servant alors d'adjectif. Ce n'est donc pas une invention moderne à une situation récente.

Pourquoi alors a-t-il explosé en popularité cette dernière année ? Selon Christine Audet, intervenante sociale à la Maison Isa, il est difficile de dire si le nombre de cas de violence faite aux femmes est en hausse, mais les dénonciations, surtout de cas d'agressions sexuelles, ont grandement augmenté.

D'un certain sens, cette augmentation est une amélioration, puisqu'elle permettra à plus de femmes d'obtenir de l'aide, mais les situations d'agressions ne diminuent toujours pas, constate l'intervenante. C'est en partie pourquoi le mot « féminicide » est crucial de nos jours. « Quand on parle de drame conjugal ou de drame familial, ça met de côté le fait que c'est une femme qui a été tuée parce qu'elle était une femme », explique Mme Audet.



Photo tirée de Unsplash

De ce fait, elle dénote aussi qu'il est important d'utiliser les bons termes afin de ne pas banaliser ces situations de violence. Cacher un acte antiféministe sous des mots neutres et inadaptés ne permet pas d'informer correctement la population sur la réalité des actes violents commis auprès des femmes.

DES INÉGALITÉS QUI PERSISTENT

L'utilisation du mot féminicide permet également de mettre de l'avant les inégalités qui continuent de persister dans la société, malgré les avancées qui ont été faites depuis plusieurs années. « Il y a certaines valeurs, certaines institutions, qui peuvent prôner des lois ou des pratiques qui peuvent être misogynes », souligne Christine Audet. Elle suggère alors d'apporter une vision

plus féministe, plus ouverte, à nos structures. Elle spécifie également que toutes les réalités devraient être prises en compte, comme celles des femmes autochtones, handicapées ou immigrantes.

Maintenant, comment est-il possible de sensibiliser son entourage à la problématique des féminicides ? Sur cette question, M^{me} Audet suggère de prendre position contre les propos misogynes ou qui banalisent la violence, de s'informer sur la réalité de la violence faite aux femmes et d'adopter des comportements empreints d'ouverture d'esprit et de tolérance.

« Il y a plusieurs préjugés qui entourent les problématiques de violence, donc si on essaie de les déconstruire pour nous et pour notre entourage, ça fait un bon pas pour déconstruire les mentalités », explique l'intervenante.

Rendre au cœur sa tête



CHRONIQUE
SIMON DESBIENS
 Arts, lettres et communication



Hollywood a repris tranquillement la définition édifiée dans la Bible. »

« **L**e cœur a ses raisons que la raison ignore. » C'est ce qu'on en dit, n'est-ce pas ?

C'est vrai qu'à première vue, l'amour a le bras long : irréal, intense, mystérieux. On y succombe dès le coup de foudre et on s'engage pour la vie. Il est cette entité mystique qui fait ce qu'elle veut, quand elle veut, de manière presque chaotique. C'est quelque chose de difficile à réfuter pour la grande majorité des adolescents que je côtoie. Demandez-leur ce qu'est vraiment l'amour et ce sera comme décrire une couleur : aussi vague que les adjectifs cités plus hauts. Que dire de plus ? Pourtant, une couleur, c'est bel et bien une fréquence très précise sur le spectre électromagnétique...

SUIVRE LE MODÈLE

Ce n'est la faute de personne. Je lisais en janvier la déclaration qu'a faite la présidente de la Fédération des femmes du Québec, Gabrielle Bouchard, au sujet des relations hétérosexuelles (voir encadré). Prônant littéralement l'abolition des dits rapports, elle a été vastement critiquée sur presque tous les médias. Je n'endors moi-même pas du tout sa position, bien qu'elle porte tout de même à réfléchir sur l'origine de l'hétérosexualité comme norme sociale.

De manière historique, l'humanité ne s'est pas toujours basée sur le modèle hétérosexuel et monogame pour former des sociétés fonctionnelles. Dans le monde occidental, c'est le christianisme qui a placé le mariage hétérosexuel, l'union d'amour devant Dieu, comme balise de la vie réussie (et d'une garantie de reproduction). Dans un monde où la religion perd tranquillement son pied, c'est le système établi qui a pris le relais, faisant clignoter cette conception un peu partout dans les livres, les films, les publicités.

MOI, C'EST TOUT LE MONDE

Par ces véhicules, c'est aussi notre conception de l'amour qui se moule. Hollywood a repris tranquillement la définition édifiée dans la Bible. L'amour est fidèle, inépuisable, intemporel. Puisqu'il a pour lui une forte valeur affective, chaque individu en vient aussi à se l'approprier dans des dogmes souvent entendus dans la communauté adolescente. Par exemple, on parle souvent du « vrai » amour, comme si notre vérité personnelle et subjective devenait celle de tout le monde. « Moi, j'ai vécu le vrai amour. Lui, il se trompe en disant l'avoir vécu. L'amour n'arrive qu'une fois. L'amour, c'est se faire confiance, mais l'amour c'est aussi communiquer ! L'amour, c'est faire des sacrifices, mais c'est aussi rester soi-même. L'amour triomphe de tout. »

Ces affirmations, lorsqu'entendues, sont difficiles à réfuter étant donné le côté intouchable du sentiment amoureux. Néanmoins, elles finissent par se contredire malgré elles. Pour comprendre l'amour, il faut d'abord arrêter de le voir comme un concept universel et accepter qu'il soit avant tout une

MISE EN CONTEXTE

Le 28 janvier 2020, la présidente de la Fédération des femmes du Québec (FFQ), Gabrielle Bouchard déclarait :

« Les relations de couple hétérosexuel[les] sont vraiment violentes. En plus, la grande majorité sont des relations basées sur la religion. Il est peut-être temps d'avoir une conversation sur leur interdiction et abolition. »

expérience personnelle, teintée de notre pensée, nos conceptions, voire notre génétique.

MAIS QU'EST-CE ?

Pour mieux comprendre l'amour, il est nécessaire d'aller vers la froide et impopulaire définition scientifique. Bien que les études sur le sujet soient extrêmement variées et parfois en désaccord, on s'entend pour dire qu'en neurobiologie, l'état amoureux est causé lorsque deux hormones principales (car il en existe un cocktail !), l'ocytocine et la dopamine, sont libérées dans le cerveau. Reliées surtout aux pulsions sexuelles, au désir et au circuit de la récompense, ces hormones ont aussi leur utilité historique dans la survie chez l'humain.

C'est ce qu'affirme la neuropsychologue évolutionniste Lucy Vincent dans ses ouvrages. Selon elle, l'humain n'a eu d'autre choix que de développer des mécanismes biologiques encourageant fortement sa socialisation pour

maximiser les chances de survie de sa progéniture. Un seul parent étant jugé insuffisant pour permettre au descendant de résister, le sentiment d'amour durait assez longtemps, dans la nature, pour que l'enfant puisse commencer à être débrouillard et à attraper un peu de nourriture. On estime cette durée, pendant laquelle les parents collaboraient pour assurer la survie de leur petit, à trois ans.

C'est donc uniquement la pulsion de reproduction qui régit l'amour ? Pas exactement. L'humain a évolué, tout comme sa conception de la sexualité. Dans des conditions où sa survie personnelle n'est pas menacée, il adopte des comportements sexuels plus stables. L'amour se déclenche en fonction de ses besoins, de ses expériences, de sa personnalité, et non plus uniquement par pulsion animale.

Le mécanisme, lui, suit quand même son cours et c'est bien à leur surprise que des couples adolescents réalisent, après un certain temps, qu'ils n'aiment plus avec la même intensité ou qu'ils ont du désir sexuel pour d'autres. Ils s'étonnent aussi de voir que l'amour n'agit pas de la même manière à chaque fois. Les hormones étant aussi impliquées dans le fonctionnement des drogues, leurs effets s'amenuisent de la même manière à chaque utilisation.

Donc pour résumer, l'amour est un relâchement d'hormones utilisé par le cerveau à des fins de survie. Dans un contexte moderne, il s'adapte à nos besoins sans pouvoir, néanmoins, altérer son propre fonctionnement.

FAUT-IL ARRÊTER D'AIMER ?

Non ! J'y arrive et ne croyez pas que le but de ma chronique était de détruire l'amour et son utilisation. L'être humain veut se sentir bien et s'il y a bien une chose que l'amour fait, c'est procurer un sentiment euphorique ayant très peu de compétition. Tout de même, dans nos relations modernes, il faut apprendre à baisser nos attentes. L'amour, à lui seul, ne peut



Les relations amoureuses, bien qu'omniprésentes, sont peut-être mal comprises. Photo tirée du site Unsplash

pas soutenir une relation pendant toute une vie. Des hormones reliées au bien-être continuent d'exister, mais l'amour n'est soudainement plus aveugle.

La routine, l'utilité, la stabilité financière et familiale viennent prendre leur place. À l'adolescence, où la libido est encore intraitable, il faut apprendre à comprendre ses désirs et à les respecter. Il faut aussi apprendre à analyser le système hétérosexuel monogame et décider, par soi-même, si on décide d'y adhérer.

En gros, je souhaite surtout qu'on apprenne à rationaliser « l'entité mystique » que constitue l'amour. Parce qu'en la comprenant un peu mieux, on peut aborder nos relations avec la tête baissée, mais les yeux ouverts. Peut-être qu'ensuite, on pourra les vivre de la meilleure façon possible !

POUR EN SAVOIR PLUS

Lucy Vincent est une neurobiologiste britannique notamment reconnue pour ses recherches sur l'état amoureux. Elle est auteure de plusieurs livres à ce sujet :

- *Comment devient-on amoureux ?* (2004)
- *La formule du désir* (2009)
- *L'Amour de A à XY* (2010)



Photo tirée du site Amazon

JIMMY BOUCHARD, CONSEILLER MUNICIPAL

D'enseignant à politicien



• **RENAUD DUVAL**
Sciences humaines



J'aime avoir le contact avec le monde, parler avec les citoyens de façon plus serrée, plus proche, et ça, au municipal, on l'a. »

- Jimmy Bouchard

Jimmy Bouchard, qui était enseignant en technologie du génie civil au Cégep de Chicoutimi depuis neuf ans, a été élu conseiller municipal à Saguenay dans le district no 1, à Lac-Kénogami le 15 décembre dernier. Candidat indépendant à cette élection partielle, il a réussi à obtenir plus de votes que ses quatre adversaires, y compris ceux des partis municipaux de l'Équipe du renouveau démocratique (ERD) et de l'Alliance Saguenay (AS). *L'Oisif* l'a rencontré pour en apprendre davantage sur le saut dans l'arène politique du professeur.

QUESTION (Q.) : D'où vous est venu l'intérêt de vous lancer en politique ?

RÉPONSE (R.) : J'ai toujours été intéressé. En tant que citoyen, je pense que c'est important de s'intéresser à la chose politique, il s'agit de notre argent. La politique de proximité m'intéresse particulièrement. J'aime avoir le contact avec le monde, parler avec les citoyens, de façon plus serrée, plus proche, et ça, au municipal, on l'a. Pour me lancer, j'attendais d'avoir une certaine permanence ici au cégep, parce qu'on le sait, la politique, c'est un siège éjectable. J'attendais aussi que mes enfants vieillissent un peu, j'ai une fille de 14 ans et un garçon de bientôt 10 ans. Le *timing* était donc là.

Q. : Comment s'est vécue la campagne électorale ?

R. : Je savais que ça allait être du travail. Je me doutais que c'était quelque chose d'intense, mais je ne me doutais pas que ce serait aussi intense que ce que j'ai vécu. Ça a été 44 jours où j'ai été en campagne à temps plein. Je travaillais alors encore comme enseignant, et j'avais une grosse tâche d'enseignement à la dernière session. À quatre heures et demie, je quittais le cégep pour m'en aller faire du porte-à-porte jusqu'à huit heures, et j'étais occupé les fins de semaine aussi. Après ça, il faut ajouter la gestion : j'étais candidat indépen-



Malgré son saut en politique, Jimmy Bouchard conserve un lien fort avec le Cégep de Chicoutimi. Photo courtoisie

dant, je n'avais pas d'équipe en arrière de moi, que moi-même et ma conjointe, qui, d'ailleurs, m'a donné un bon coup de main là-dessus. C'était sans arrêt, mais le secret du succès, c'est que tu ne peux pas réussir une campagne électorale sans aller voir le monde. Comme je n'avais jamais fait de politique, je parlais avec un retard par rapport à d'autres candidats qui étaient déjà connus. Personne ne me connaissait ou à peu près pas. Donc, il fallait que j'y aille, que je me déplace.

Q. : Comment vous êtes-vous adapté à ce nouvel emploi?

R. : Ça change du tout au tout. Du côté technique, le fonctionnement d'une ville, ça va. Le côté politique, ce qu'il y a derrière les rideaux, les jeux de coulisse, c'est plus compliqué. Je dois encore apprendre, comprendre et m'habituer à ça. Ça reste un travail que j'adore et que je me sens privilégié de faire. C'est tout sauf routinier.

Q. : De cet emploi, qu'est-ce que vous aimez le plus, le moins?

R. : J'adore à peu près tout, outre l'aspect de la vie privée et des réseaux sociaux. On prête flanc à la critique et je suis à l'aise avec ça,

mais souvent les gens qui ne sont pas d'accord avec certains de tes points, quand tu vas les rencontrer, ils ne vont pas te le dire, mais sur les réseaux sociaux, ils se « laissent aller ». C'est le droit des citoyens et je respecte ça, mais je préfère avoir une conversation, une discussion concrète plutôt qu'une critique sur les réseaux sociaux.

Q. : Quelles leçons avez-vous tirées de la politique?

R. : Première leçon: lorsqu'on prend des positions au conseil de ville, il faut être capable « d'aller au *bat* » après. Il faut répondre aux questions, accepter les demandes d'entrevue. Deuxième leçon, que bien des politiciens vont dire: ce n'est jamais blanc, jamais noir, tout est à quelque part dans le gris, et il s'agit de trouver la bonne nuance.

Q. : Quel lien avez-vous gardé avec le Cégep?

R. : Je suis présentement en « congé pour charge publique », renouvelé à toutes les sessions jusqu'à la fin de mon mandat. Deux heures par semaine, je viens m'occuper d'un concours de construction de pont avec les jeunes. Je fais ça de façon bénévole, parce que ça me tient à cœur et ça me fait plaisir de le faire. Je viens aussi voir les profs ici

qui sont mes collègues, mes amis. J'ai encore mon bureau, mais ça c'est simplement parce qu'il n'y a personne d'autre pour l'occuper pour le moment.

Q. : Que diriez-vous à un jeune qui s'intéresse à la politique, qui aimerait s'impliquer sans trop savoir comment et qui ne connaît pas le milieu?

R. : Je pense qu'une des meilleures

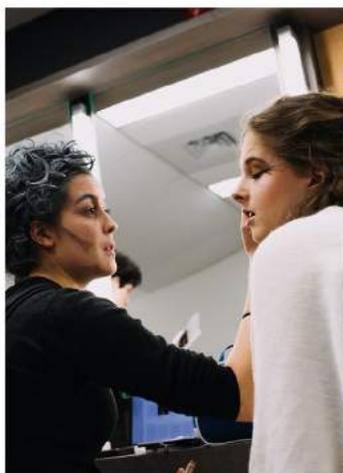
façons, quand t'es jeune, c'est de t'impliquer dans ton association étudiante. Il y a des enjeux qui sont super importants, qui touchent la vie des jeunes étudiants. C'est un bon départ qui permet de comprendre les rouages du système politique, aussi. Ensuite il y a les différents partis politiques, qui ont à peu près tous des ailes jeunesse. Sinon, juste s'informer, savoir ce qui se passe alentour, c'est un bon départ dans l'implication.



**OUTILS VIRTUELS
D'AIDE À LA RÉUSSITE**

Le Cégep de Chicoutimi désire assurer ta réussite. C'est pourquoi il s'allie à tout le personnel du collège pour te guider vers le succès.

jegeremareussite.ca >>



Formations
essentiels
pour une relance
essentielle.

Encore aujourd'hui, la question se pose sur la faisabilité et la viabilité d'un Québec souverain. *L'Oisif* vous propose un survol de trois points controversés entre les souverainistes et les fédéralistes, soit les relations économiques québécoises à l'international, les finances publiques d'un Québec souverain et la dette. Pour les souverainistes, le Québec a tout à gagner ; pour les fédéralistes, le Québec a tout à perdre. Le débat indépendantiste demeure d'actualité, peu importe sa vigueur.

La viabilité d'un Québec souverain



ANALYSE CLOVIS VALADE

Techniques de comptabilité et de gestion

LE QUÉBEC FACE AU MONDE

Un solide argument pour le mouvement souverainiste est la comparaison économique avec d'autres pays. Par exemple, la taille de l'économie québécoise est comparable à celle du Portugal. Ce pays a un PIB par habitant plus faible que le nôtre : 21 500 \$US alors que le nôtre est de 36 946 \$US, avec une population active nettement plus faible. Enfin, « le Québec c'est 23% de l'activité économique du Canada », a expliqué Pierre-Olivier Simard Couture, enseignant en économie au Cégep de Chicoutimi, rencontré par *L'Oisif*.

De toute évidence, l'économie québécoise est forte et ne tomberait pas du jour au lendemain. Mais d'un autre côté, les fédéralistes évoquent l'argument de l'instabilité économique en raison des nouvelles relations économiques d'un État québécois souverain, avec les incertitudes de l'accès aux marchés

du reste du Canada et des États-Unis. Le nouvel Accord Canada-États-Unis-Mexique (ACÉUM), en remplacement de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA), permet de lever les

taxes d'exportations vers les États-Unis pour certains produits, ce qui facilite l'accès au marché américain, qui représente à lui seul près de 70 % de nos exportations. Cet accord est primordial.

La mondialisation a ouvert le Québec à de nouveaux marchés et à de nouveaux partenaires commerciaux. Cependant, ces traités sont gérés par le gouvernement fédéral qui avantage les intérêts du Canada avant ceux du Québec. Ainsi lors de la négociation de l'ACÉUM, le Canada a avantage l'industrie automobile ontarienne au détriment de l'aluminium québécois. Les intérêts du Québec ont été noyés à travers ceux du Canada. Une chose qui n'arrive-

rait sûrement pas dans un Québec devenu un pays.

Notre deuxième partenaire commercial étant le reste du Canada, dans l'éventualité d'une indépendance, nos relations devraient évidemment se poursuivre. Nos économies sont intégrées et le Canada ne serait pas avantagé en refusant un accord économique avec le Québec.

Enfin, au plan diplomatique, le Québec dispose déjà de douze délégations et de plusieurs bureaux dans trois des cinq continents, ce qui serait un avantage considérable dans le cas d'une indépendance. Mais comme aime le rappeler Pierre-Olivier Simard Couture, lors de l'entrevue, ce qui fait peur c'est l'incertitude du changement.

L'ENJEU D'AUTOSUFFISANCE

Le modèle économique actuel est basé sur la mondialisation. La croissance de la Chine y est notamment due. Ce phénomène, bien que le fruit de la croissance, a ses limites. Dans les dernières semaines, avec la pandémie, les États-Unis ont détourné des masques sanitaires censés être envoyés en direction de l'Europe. C'est dans des cas comme celui-là que les fédéralistes renforcent leurs propos : le Québec ne peut pas

subvenir aux besoins alimentaires variés d'une population à plusieurs autres biens commerciaux, bref il n'est pas autosuffisant. Selon eux, sans le Canada, il serait dans une position encore plus défavorable. Toutefois, la situation actuelle tend à rappeler au Québec la nécessité de développer d'abord cette indépendance ; des initiatives comme le Panier Bleu et Ma Zone Québec sont des exemples de cette prise de conscience.

Les impacts financiers

CLOVIS VALADE

L'autre cheval de Troie des fédéralistes est le cadre financier dans lequel se trouve le Québec. En effet, avec la péréquation, le gouvernement canadien dépense environ 8500 \$ pour chaque Québécoise et Québécois annuellement, alors que le Québec offre un revenu de près de 6500 \$ par personne, selon le ministère fédéral des Finances, en 2017.

Les contre-arguments indépendantistes sont cependant convaincants. Premièrement, cette sphère étant très importante, les souverainistes ont mené plusieurs études sur les finances du Québec. L'étude de François Legault, actuel premier ministre caquiste, qui était alors porte-parole du Parti québécois, *Les finances publiques d'un Qué-*

bec souverain, en 2005, concluait à des surplus de 17 milliards \$, après cinq ans d'indépendance. Cette étude incluait le maintien par le gouvernement québécois de tous les services présentement offerts à la population, en plus de ceux gérés par le gouvernement fédéral. Ces surplus proviendraient du gain d'efficacité de la suppression du chevauchement des systèmes, des ministères et des autres administrations, lorsque par exemple, les ministères fédéral et provincial seraient réunis. Selon les calculs de l'auteur Maxime Duchesne, dans l'étude *Finances d'un Québec indépendant*, datant de 2017, des surplus sont à prévoir, aussi à l'intérieur de cinq ans.

Deuxièmement, selon le camp souverainiste, si le gouvernement québécois disposait de 6 500 \$ de

plus par personne, il pourrait l'utiliser à des fins d'intérêts québécois et non pas canadiens. Par exemple, pour l'installation d'un pipeline sur le territoire québécois, le gouvernement canadien dépenserait beaucoup, mais au final, la majeure

partie des revenus iraient aux entreprises et aux travailleurs albertains. Enfin, les Québécoises et Québécois pourraient choisir eux-mêmes s'ils veulent un pipeline plutôt que de se le faire imposer par l'État canadien.

LA DETTE

Par ailleurs, le problème de la dette est toujours d'actualité. En avril 2014, l'économiste Gilles Bergeron, retraité de l'Université du Québec à Chicoutimi, a écrit dans *Le Nouvelliste*, une lettre d'opinion s'intitulant « Non à l'indépendance du Québec ». « Pourquoi ne dites-vous pas aux Québécois que si le Québec devenait indépendant, nous aurions à payer une partie de la dette du Canada. [...] Actuellement, 50 % de nos salaires s'en va en impôts et en taxes; ce sera environ 65 à 70 % que vous viendrez chercher dans nos poches. », affirmait-il. Les fédéralistes utilisent cet argument. M. Bergeron ajoute que nous aurions 120 milliards de dollars de dette à rembourser, ce qui est vrai.

Du côté souverainiste, il est rappelé que la dette s'échelonne sur plusieurs années. Ce remboursement serait proportionnel aux actifs auxquels le Québec a eu droit. Par ailleurs, en retour des portions déjà payées, par exemple pour l'armée, le Québec pourrait recevoir de l'équipement militaire. De plus, les revenus fédéraux rapatriés à Québec pourraient servir entre autres à payer la dette. Par exemple, la Tchécoslovaquie lors du « divorce de velours », dont est notamment née la Slovaquie en 1992, avait un retard économique considérable, et contrairement à ce que les plus pessimistes pensaient, indépendant, le pays a rattrapé ce retard, en plus d'avoir payé sa dette.



Photo tirée du site Wikipédia

Mon adolescence sur scène



CHRONIQUE
VICTORIA THERRIEN
Sciences de la nature



Je crois que *La Fabuleuse* a permis de forger la personne que je suis aujourd'hui dans toutes les sphères de ma vie.»

Jamais je n'aurais pu croire possible le fait de passer presque la moitié de ma vie sur une scène. Depuis maintenant huit ans, j'ai la chance de participer au spectacle *La Fabuleuse histoire d'un Royaume*, donné au Théâtre du Palais municipal à La Baie.

Arrivée au Saguenay à l'âge de 11 ans, originaire de la Rive-Sud de Montréal, mon adaptation s'est faite assez rapidement. La première année a surtout servi à la découverte de cette nouvelle région. Gros changement pensez-vous? Je dirais plutôt que ce qui m'a marquée, c'est ma première balade en vélo dans notre nouveau quartier. Disons, en bref, que la ville d'où je venais n'avait pas autant de côtes et était plutôt située sur un plateau! On a également été initiés à la pêche sur la glace assez rapidement, je vous dirais.

PREMIER CONTACT

Il nous a été possible de voir le spectacle de *La Fabuleuse* durant l'été suivant. Je me rappelle être ressortie de cette salle les yeux pleins d'étoiles. Ces étincelles probablement causées majoritairement par le spectacle, mais aussi



Moi et ma mère, Caroline Boisvert, prêtes pour la danse du printemps à l'été 2019. Photo Maxime Therrien

par le fait que le siège devant moi était occupé par Anne-Sophie Demers de *Mixmania 2*! Le rêve pour une jeune fille, quoi!

C'est l'été suivant que toute ma famille, soit mes parents, mes frères, ma sœur et moi, nous sommes ensuite retrouvés sur cette scène, accompagnés par plus de 130 autres comédiens bénévoles. Je vous annonce officiellement que ce sont de nombreux noms et visages à apprendre durant les mois de pratique. Disons que notre cercle d'amis s'est agrandi très rapidement. Je crois que c'est ce qui fait qu'aujourd'hui, je m'entends bien avec toutes sortes de personnes, de toutes sortes de caractères différents.

UN SOURIRE ICI, DES PLEURS PAR-LÀ

C'est tel que tel d'être sur la scène à longueur de journée et pratiquement tous les soirs de

l'été. Mais c'est autre chose de devoir également interpréter un personnage, que ce soit un membre de la cour de François I^{er}, ou un colon lors du Grand feu de 1870. Je suis entrée là, la première fois, toute renfermée sur moi-même, ne sachant presque pas comment parler à des gens inconnus. Pourtant, même si ça m'a pris plusieurs reprises avant d'être capable de sourire dans la fameuse scène de la danse du printemps, malgré les nombreux avertissements du metteur en scène Louis Wauthier, qui a coordonné *La Fabuleuse* pendant 32 ans, j'y suis parvenue!

DANSEUSE? SÉRIEUSEMENT?

Moi qui n'étais vraiment pas une danseuse et qui, selon moi avais deux pieds gauches, j'ai tout de même voulu intégrer la troupe de danse de la production et partici-

per aux ateliers chorégraphiques qu'elle donnait. J'y ai trouvé beaucoup plus qu'une passion. Ayant commencé par une ou deux chorégraphies dans le spectacle, j'ai, depuis les dernières années, la chance de maintenant toutes les faire.

En travaillant d'arrache-pied à chaque fois que le moment se présentait, sans réellement m'en rendre compte, j'ai développé une confiance en moi que j'ignorais avoir. C'est ce qui m'amènera à partir l'automne prochain pour aller compléter des études en danse contemporaine à l'École de danse de Québec, tout en commençant un baccalauréat à l'Université Laval en administration.

Se faire regarder et applaudir par des milliers de spectateurs chaque année, tous aussi impressionnés les uns que les autres par le travail des bénévoles, amène un sentiment de réussite et de satisfaction chaque fois. C'est à notre tour de voir les petites étincelles dans leurs yeux, qu'ils viennent d'ailleurs au Québec ou d'Europe.

PRÊTE, PAS PRÊTE, J'Y VAIS!

Bien sûr, il y a également tout ce qui se passe avant et après les spectacles. J'ai de très bons souvenirs des parties de ninjas à l'extérieur du théâtre, 45 minutes avant le début d'une représentation. Le jeu de la tag, la cachette ou simplement se lancer un ballon sur la scène à la fin d'un spectacle lorsqu'elle est vide aussi, était un plaisir immanquable. N'oublions pas qu'elle est immense. Imaginez juste un moment une bande d'enfants se courir après, passant de coulisse en coulisse, dans les différentes rangées de bancs, se cachant dans la mezzanine.

UN HÉRITAGE

Je crois que *La Fabuleuse* a permis de forger la personne que je suis aujourd'hui dans toutes les sphères de ma vie. Que ce soit en tant qu'artiste ou en tant que personne responsable. Peut-être que ça a de l'air de rien, mais prenez une grille des tableaux



Ma famille, le soir de la première à l'été 2018. Photo NB photographie

du spectacle avec une rangée de costumes et essayez d'établir comment il serait plus rapide de se changer, sachant que vous avez une trentaine de secondes avant une prochaine entrée sur scène. Que la saison 2020 soit annulée en raison de la pandémie de COVID-19 est un peu un choc pour tout le monde. Pour ma part, je ne me souviens plus de ce que c'est, un été libre! Passant normalement mes journées d'été à jongler entre le travail et les spectacles, il va falloir improviser cette année. Peut-être en redécouvrant les paysages régionaux, les sports d'été ou pourquoi pas une petite sortie à la plage? Pour la plupart, on se revoit à l'été 2021!



Moi, mon frère Maxime, ma mère Caroline et mon frère Vincent Therrien, après une représentation de la saison des croisières 2018. Photo Gilles Allard

Féminisme sur papier



CHRONIQUE
LAURENCE MARTINEAU
Arts, lettres et communication

.....
Avec l'été qui arrive à grands pas, le moment est idéal pour découvrir les nombreux romans féministes québécois. Que ce soit pour se divertir, ou pour se renseigner sur ce mouvement important, la lecture sera notre alliée afin de remplir nos journées, et nos esprits. J'ai donc lu trois œuvres littéraires qui abordent le féminisme chacune à leur façon. Le féminin l'emporte ici sur l'unique auteur masculin du lot.
.....

LA FOIS OÙ J'AI ÉCRIT UN LIVRE, de Rosalie Bonenfant

★★★★★

Au départ, les chroniques de Rosalie Bonenfant étaient présentées sur les ondes de Rouge FM. Maintenant sur papier, cette anthologie de 67 chroniques renferme un langage cru et un ton direct qui se rattache directement aux sujets qu'elle aborde.

Renfermant 12 chroniques sur le féminisme, elle parle de sexualité sans gêne et sans tabou, et utilise des termes rattachés à la sexualité à toutes les sauces, rajoutant ainsi du piquant dans son discours. Elle se lance aussi sur des enjeux sociaux importants, mais aussi des plus légers, en interpellant sa génération, les millénariaux, et le reste du Québec.

Rosalie Bonenfant nous ouvre les yeux et ose dire ce que l'on pense tout bas, ce qui en choquera certainement plus d'un... Ces chroniques féministes débordent de vérités et de faits que l'on ne peut négliger sur nous-mêmes et sur notre société. Un livre à dévorer et à savourer le plus longtemps possible...

L'actrice, animatrice, scénariste et autrice Rosalie Bonenfant pose son regard sur de nombreux enjeux sociaux importants et des plus légers avec sa manière bien à elle de se prononcer. *Photo Laurence Martineau*



« Le féminin l'emporte ici sur l'unique auteur masculin du lot. »

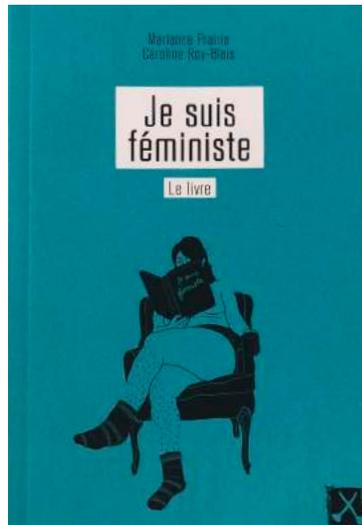
FÉMINISME, DU LATIN FEMINA

- La défense des droits des femmes sur la base de la croyance en l'égalité sociale, économique et politique des sexes.
- La conviction que les hommes et les femmes devraient avoir des droits et des chances égaux.
- La doctrine prônant les droits sociaux, politiques et tous les autres droits des femmes égaux à ceux des hommes.

Un.e féministe est une personne qui croit au pouvoir des femmes tout autant qu'elle croit au pouvoir de n'importe qui d'autre. C'est l'égalité, c'est l'équité, et je pense que c'est une bonne chose d'en faire partie. »

- Zendaya, chanteuse et actrice américaine

L'autrice et chroniqueuse Marianne Prairie et la recherchiste et gestionnaire de communauté Caroline Roy-Blais réunissent les chroniques de plus de 30 autrices féministes du site *Je suis féministe*.
Photo Laurence Martineau



JE SUIS FÉMINISTE, de Marianne Prairie et Caroline Roy-Blais

★★★★★

Ce recueil de texte est une magnifique anthologie qui rassemble des textes, de plus de 30 autrices, qui ont été écrits depuis 2008. À la base publiés sur le blogue *Je suis féministe*, les voici sur papier.

Abordant sans aucune retenue le viol, la nature du consentement sexuel, la contraception, l'avortement, le désir et le refus d'avoir des enfants, le travail, la famille, le machisme en général, le sexisme et le « mansplaining », allant de la masturbation aux jouets sexuels, des sites de rencontres aux *one-night stand*, de la pornographie au travail du sexe, et bien plus,

ce roman nous ouvre les yeux sur le féminisme avec un grand F. Passant par les événements qui ont marqué les féministes sur le blogue jusqu'aux médias, de nombreuses critiques féministes, de la solidarité cyberféministe et de l'intersectionnalité, la porte d'entrée pour l'écriture et les débats de jeunes francophones québécoises est grande ouverte. Leur voix, leur choix et leurs actions ne peuvent maintenant plus être ignorés !

Un livre magnifique qu'on ne veut pas fermer, et un site *jesuisféministe.com* qu'on voudra aller parcourir pour en apprendre plus.

LE DEUXIÈME MARI, de Larry Tremblay

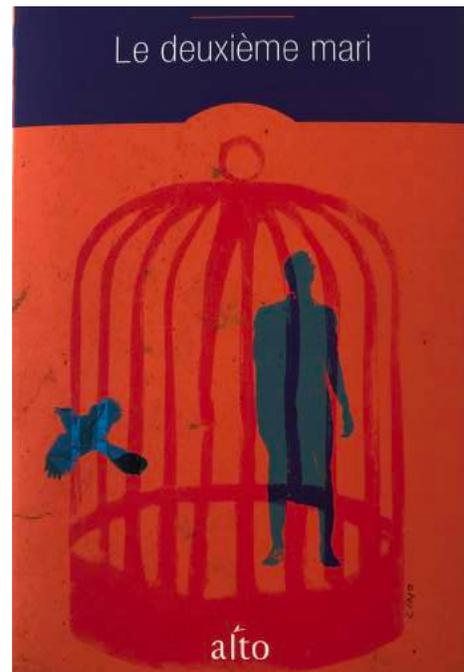
★★★★★

Avec cette fiction qui frappe nos idées du monde par la question brûlante de la domination des sexes, l'auteur Larry Tremblay, originaire de Chicoutimi, déforme et choque nos préjugés à la vitesse de la lumière.

Sur l'île où Samuel vit, les femmes dominant, et les hommes doivent obéir à leur femme sous peur d'être rejetés de la société. Il ne sait rien de la femme que ses parents ont choisie pour lui, et, pour le reste

de sa vie, il devra satisfaire les désirs de celle-ci et se taire. Que peut-il faire d'autre dans un monde où les hommes sont trop facilement remplaçables ?

Renversant le stéréotype des hommes au pouvoir, et des femmes qui doivent encore lutter pour l'égalité, ce livre nous pousse à nous questionner sur le féminisme et nos idéaux pour un monde meilleur. Un récit à relire et à se souvenir pour mieux agir dans toutes les sphères de nos vies.



Auteur d'une trentaine de livres, Larry Tremblay nous amène dans un monde déformant nos préjugés et notre ignorance volontaire de la domination des sexes. Photo Laurence Martineau

KATHLEEN GAGNON

La chimie de l'enseignement



• **DELPHINE
LEBREUX**
Sciences de la nature



Je me suis rendue compte que ce que j'aime vraiment, c'est le contact avec les étudiants. »

- Kathleen Gagnon

Arrivée au Cégep de Chicoutimi en 1983, Kathleen Gagnon, enseignante en chimie, a accueilli chacun de ses étudiants par une grande ouverture d'esprit, elle qui a passé près de 40 années dans les locaux du collège à guider ses étudiants dans leur développement personnel grâce à différentes approches pédagogiques.

C'est en mars dernier, à l'aube de sa retraite, que Kathleen Gagnon a reçu *L'Oisif* dans son bureau du corridor des sciences du Cégep de Chicoutimi. Retraçant le chemin emprunté des bancs d'école jusqu'à sa longue carrière à l'avant d'une classe, elle a su raconter son parcours avec beaucoup d'humanité.

D'ÉTUDIANTE À ENSEIGNANTE

Pour Kathleen Gagnon, c'est un diplôme d'études collégiales en sciences de la santé qui l'a menée vers l'Université du Québec à

Chicoutimi. Étudiant d'abord en enseignement de la chimie, elle a rapidement décidé de changer de programme. En effet, faute de débouchés, elle s'est réorientée vers un baccalauréat en chimie.

À ce moment, les emplois du type qu'elle visait abondaient. Malheureusement, une fois le diplôme en poche, « les portes du milieu industriel se sont refermées ». Elle s'est alors dirigée vers le Collège d'Alma où, en remplacement, elle a enseigné la chimie pendant un an.

Entre mariage et grossesses, Kathleen Gagnon a jonglé plusieurs années avec la précarité du système scolaire. Autrement dit, d'une session à l'autre, elle n'avait jamais la certitude d'obtenir ne serait-ce qu'un poste à temps partiel. Elle voyageait donc là où un emploi lui était offert, quelque part entre le Cégep de Chicoutimi et celui de Jonquière. Simultanément, cherchant à « garder en

forme » le muscle de son cerveau malgré l'incertitude avec laquelle elle vivait, elle est retournée à l'université où elle a entrepris un baccalauréat en physique.

« Au travers de [ses] temps partiels et de [ses] petits bébés », avec un ou deux cours par session, elle a complété presque l'entièreté du programme. Plutôt que de terminer les quelques cours lui restant, elle s'est dirigée vers un diplôme de deuxième cycle en santé au travail, puis vers un second en environnement.

POUR L'AMOUR DES SCIENCES... OU PRESQUE

Au moment où elle a quitté l'université pour de bon, Kathleen Gagnon avait déjà franchi la quarantaine. Dans ses poches, elle possédait les savoirs issus de quatre programmes universitaires. Pour elle, plutôt qu'un petit plus, cela représentait un



Dans les premières semaines de cours, Kathleen Gagnon, deuxième ici à partir de la gauche, se servait des postes de travail de ses étudiants au laboratoire pour associer leur prénom à leur visage afin d'apprendre à les connaître. Photo courtoisie

bagage nécessaire. Un bagage nécessaire à satisfaire son désir d'apprendre, oui, mais surtout nécessaire à l'explication de phénomènes complexes dans un langage simple. « Après ça, j'étais en mesure de vulgariser auprès de mes étudiants », affirme-t-elle, en faisant référence à son parcours scolaire.

Bien sûr, elle traînait également de nombreuses années d'expérience qu'elle accumulait depuis l'obtention de son premier diplôme universitaire. Malgré cela, son plus bel outil demeurait l'amour de l'enseignement. Car, pour Kathleen Gagnon, les sciences, la chimie plus particulièrement, représentaient une passion certaine, mais sa vraie flamme se cachait dans le contact avec les étudiants que lui procurait son métier.

CHARMEUSE

Avec près de 40 années en tant qu'enseignante, Kathleen Gagnon a côtoyé des centaines et des centaines d'étudiants. Provenant aussi bien du programme préuniversitaire en sciences de la nature que de différentes techniques, elle a voulu tous les accueillir par sa bonne humeur. À travers son dynamisme, son acceptation inconditionnelle et son désir d'innover comme enseignante, elle a tenté de les charmer. Car, pour elle, son métier débute d'abord et avant tout par un jeu de séduction où la professeure doit gagner la confiance des étudiants, les charmer.

Il va sans dire que dans son désir de connaître individuellement l'ensemble des personnes dans ses classes, dans sa porte toujours grande ouverte à quiconque veut la franchir et dans ses danses des

molécules (voir encadré), chacun peut y trouver de quoi être envoûté. « Je veux même pas savoir d'où les étudiants viennent », a-t-elle souligné, elle qui souhaite seulement apprendre leur nom, leur donner une place dans sa classe.

Car, selon elle, à partir du moment où un étudiant se retrouve assis quelque part devant elle, il est à sa place. Les notes n'importent en rien. « La majorité, tu vas les aider à avancer dans leur vie, à apprendre des choses, à devenir de plus en plus logiques, [à être] capables de négocier différents problèmes. [...] C'est ça qui est important! » Elle sait que bien des choses peuvent perturber la réussite scolaire des jeunes et c'est pour cette raison qu'elle accorde de l'importance à leur cheminement plutôt qu'aux résultats qu'ils obtiennent.

MAINTENANT

Alors que des cours en ligne, en raison de la crise de la COVID-19, ont mis fin à sa longue carrière, elle repart la tête haute. « Je me suis fait plaisir pendant presque 40 ans », a affirmé celle qui croit que c'est maintenant à la relève de le faire. Elle a bon espoir que la passion qui l'a habitée pendant toutes ces années se retrouve aussi chez ses successeurs. Kathleen Gagnon laisse à ceux qui prendront sa place un héritage important composé des cours qu'elle a montés, des notes des cours qu'elle a rédigés, mais surtout, de la réputation d'une enseignante passionnée prête à tout pour aider les étudiants à cheminer. Même à danser.

DANSER LES MOLÉCULES

Pour comprendre la danse des molécules de Kathleen Gagnon pour enseigner la chimie à ses étudiants, il faut d'abord explorer quelques notions de cette branche de la science. La matière est composée d'atomes, des particules infiniment petites. Selon leur comportement en présence avec les autres, on les divise en trois catégories : les gaz rares, les métaux et les non-métaux. Très indépendants, les gaz rares restent solitaires. Cependant, métaux et non-métaux forment des liaisons chimiques avec d'autres atomes. Lorsque des non-métaux se lient entre eux, ils forment ce que l'on appelle des molécules. Dans le cours de chimie organique que Kathleen Gagnon a déjà enseigné à de nombreuses reprises, les molécules, plus précisément les molécules organiques, sont un concept essentiel largement étudié. Autant en classe qu'au laboratoire, les étudiants en apprennent énormément à ce sujet. Vient donc un moment où, au cours d'un laboratoire, ils étudient le phénomène des vibrations moléculaires. Cela correspond aux

mouvements que produisent les différents atomes d'une même molécule, alors que la molécule elle-même subit un mouvement de rotation ou de translation. C'est dans ce même laboratoire que survenait la danse des molécules. Avant de laisser les étudiants débiter le laboratoire, Kathleen prenait toujours le temps d'expliquer la matière en question. Dans le cas des vibrations moléculaires, plutôt que de tenter de décrire des mouvements, elle les dansait. Ses points faisant office d'atomes, elle utilisait son corps pour montrer comment il peut y avoir, par exemple, élongation, torsion, balancement dans les molécules. Combinés ensemble, tous ces mouvements donnaient vie à la danse des molécules.

Kathleen Gagnon,
enseignante au
Cégep de Chicoutimi
Photo courtoisie



ACCIDENTS ET DIFFUSION D'INFORMATION DANS LES MÉDIAS

Une grande responsabilité



• ALICE VILLENEUVE

Arts, lettres et communication



Ils [les témoins] doivent éviter de diffuser de l'information rapidement dans les médias. »

- Bruno Cormier

Lors d'accidents majeurs impliquant des victimes, il faut, en tant que citoyen, se responsabiliser et éviter de diffuser de l'information rapidement dans les médias et sur les réseaux sociaux. C'est ce qu'affirme Bruno Cormier, porte-parole du Service de police de Saguenay. À certains moments, la mort de quelqu'un peut ainsi être rendue publique avant même que les familles soient averties.

M. Cormier a accordé au journal *L'Oisif* une entrevue pour expliquer le fonctionnement de la police lors d'événements tragiques dans des lieux publics. Selon lui, la responsabilisation de chacun est de mise, plutôt que l'adoption de mesures restrictives : « Je crois plutôt que ce sont les médias ou ces personnes-là [les témoins] qui doivent se responsabiliser. Ils doivent éviter de diffuser de l'information rapidement dans les médias. »

Les temps ont changé depuis l'arrivée d'Internet et des appareils électroniques, et les mesures de sécurité se sont, elles aussi, modifiées. Comme l'expliquait le porte-parole, il y a toujours un protocole à suivre. Lorsque des événements tragiques surviennent, la police fait attention de ne pas dévoiler l'identité des victimes avant d'être certaine à 100%. En effet, puisque certains citoyens peuvent avoir des caméras qui filment de loin, les policiers installent un périmètre de sécurité plus grand pour éviter de diffuser au grand public de l'information trop rapidement.

Aux États-Unis, par exemple, le 26 janvier dernier, l'ex-joueur de basketball des Lakers de Los Angeles Kobe Bryant est décédé,

ainsi que huit autres personnes incluant sa fille Gianna Bryant, dans un accident d'hélicoptère. Sa femme, Vanessa Bryant, poursuit en justice le service d'incendie du comté de Los Angeles pour avoir filmé et distribué des photos du site de l'accident alors qu'elle avait demandé de fermer toute voie aérienne menant au site. Elle souhaitait ainsi protéger la dignité des victimes et de leurs familles. De plus, Vanessa Bryant a appris la pire nouvelle de sa vie par la chaîne médiatique américaine TMZ.

Au Québec, des histoires similaires ont déjà été rapportées, alors que des vidéos et des photos sont diffusées à l'insu des victimes et des familles par des citoyens ou des médias. Bruno Cormier croit fermement que des cas comme celui de Kobe Bryant pourraient se produire ici même au Québec. Il explique que des familles non consentantes à la divulgation d'images d'une victime pourraient se retrouver à poursuivre en justice les médias.

DES AVANTAGES ET DES INCONVÉNIENTS

Cependant, les réseaux sociaux ne font pas que du tort, souligne Bruno Cormier. Il est vrai que lorsque les autorités recherchent des preuves photos ou vidéos, elles peuvent faire appel à la population avec l'utilisation d'Internet. Pourtant, certains événements, comme lorsque des hommes se barricadent dans leur maison, montrent l'envers de la médaille. Le porte-parole affirme que des personnes peuvent filmer « les policiers qui sont positionnés à tel endroit et puis tout cela est diffusé sur le Web ou même en direct à la télévision ».

« Le suspect peut alors avoir accès à un téléphone intelligent ou bien à un téléviseur et voir à quel endroit les policiers sont positionnés », ajoute-t-il. Lors d'incidents de ce genre, un membre de son équipe essaie de sensibiliser les gens à être prudents et de ne pas filmer les endroits où les policiers sont cachés.



Quartier général du Service de police de Saguenay à Arvida Photo Alice Villeneuve

CONCILIATION SPORT-ÉTUDES DE RAFAËL HARVEY-PINARD

Coups de patin et coups de crayon



• **LAURENCE FORTIN**
Sciences humaines



Si tu vois ça vraiment comme des sacrifices, c'est que tu n'es pas fait pour jouer au hockey dans la vie. »

- Rafaël Harvey-Pinard

Poursuivre des études au collégial est déjà un défi en soi, mais en tant que sportif à temps plein, le challenge est d'autant plus grand. Le capitaine actuel des Saguenéens de Chicoutimi, Rafaël Harvey-Pinard, a expliqué à *L'Oisif* comment il est possible, avec une bonne gestion du temps et assiduité, d'être aussi doué sur la patinoire qu'en laboratoire.

Dans un premier temps, Rafaël Harvey-Pinard a indiqué, au moment de l'entrevue, en avril, que poursuivre des études en sciences de la nature au Cégep de Chicoutimi et être capitaine des Saguenéens n'est pas une tâche facile. L'horaire est définitivement chargé et laisse peu de place aux imprévus. Toutefois, le finissant précise que le soutien scolaire est particulièrement bon et que de nombreuses ressources sont disponibles pour lui et son équipe.

« Sincèrement, on a tellement de support avec l'équipe », dit-il, en listant toutes les aides qui lui sont offertes. Parmi celles-ci se trouve notamment une conseillère pédagogique qui s'occupe de toutes les communications entre les professeurs et l'élève. De plus, des cours sont parfois donnés à l'aréna afin de faciliter l'apprentissage.

Avoir un emploi du temps aussi chargé amène également son lot de défis. L'un d'eux, une préoccupation pour plusieurs jeunes athlètes, est la difficulté d'entretenir une vie sociale. En visant le sport professionnel, il est définitif que des sacrifices vont devoir être faits, explique le capitaine. Toutefois, Rafaël Harvey-Pinard indique que « quand tu veux te rendre au professionnel, ces sacri-



Rafaël Harvey-Pinard est capitaine des Saguenéens de Chicoutimi et finissant en sciences de la nature du Cégep de Chicoutimi. *Photo courtoisie*

fices ne sont pas tant des sacrifices au final ».

Ainsi, il se dit prêt à mettre sur pause une partie de sa vie sociale pour réaliser son rêve. « Si tu vois ça vraiment comme des sacrifices, c'est que tu n'es pas fait pour jouer au hockey dans la vie », dit-il, soulignant que pour réussir à s'investir dans son sport et dans ses études, il faut de la persévérance et du don de soi.

Mais pourquoi continuer à s'investir autant au cégep si on veut passer sa vie sur la glace ? Lorsque questionné sur le sujet, le jeune homme répond que « gagner sa vie avec le hockey, c'est pas quelque chose de facile, il peut arriver une blessure qui fait que ta carrière finie ». C'est là que l'importance d'un plan B prend tout son sens. Le nombre de joueurs qui finissent au niveau professionnel est très limité et, comme l'indique Rafaël, un rien peut mettre cet avenir sur la glace.

Toutefois, un plan de secours n'implique pas nécessairement mener une vie malheureuse,

puisque mener une carrière enrichissante dans le milieu sportif reste une possibilité. Visant lui-même la physiothérapie ou la médecine sportive, Rafaël considère que de bons investissements dans ses études lui garantissent un bon plan B en cas d'imprévu. Malgré tout, son but ultime semble de plus en plus proche, puisqu'il a été repêché par les Canadiens comme choix de septième ronde en 2019. À la fin mai, il a signé son premier contrat professionnel avec le Rocket de Laval.

Rafaël Harvey-Pinard, en tant que capitaine ou en tant qu'étudiant, souhaite être un exemple et montrer aux plus jeunes de la Ligue de hockey junior majeur du Québec (LHJM) l'importance d'une bonne organisation scolaire. Il s'est d'ailleurs vu remettre en mai le prix de joueur-étudiant de l'année de la LHJM ainsi que deux bourses d'études de la part des Saguenéens. Son conseil pour les futurs étudiants athlètes ? Avoir un horaire bien établi et savoir séparer le gymnase de la salle de classe.



Cégep de
Chicoutimi



Une vie étudiante

À part les études, votre personnalité s'exprime et se développe dans toutes les activités connexes auxquelles vous participez. Au Cégep de Chicoutimi, l'équipe des Services aux étudiants met tout en œuvre pour l'épanouissement personnel de chaque étudiant par l'entremise d'activités parascolaires adaptées à chacun.

IMPLIQUE-TOI!

exaltante!

